

La télé dans tous ses états Pléthore d'étranges lucarnes

Luc Chaput

Number 270, January–February 2011

Tendances du cinéma contemporain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63648ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, L. (2011). La télé dans tous ses états : pléthore d'étranges lucarnes. *Séquences*, (270), 34–35.

La télé dans tous ses états Pléthore d'étranges lucarnes

Qui a connu dans les années 50 les débuts de la télé, où le poste trônait au milieu du salon de la famille ou chez un parent ou un ami, comprend le terme d'étrange lucarne employé par Le Canard enchaîné pour décrire cet objet. Aujourd'hui, nous avons le choix d'environ 500 canaux par satellite.

Luc Chaput

Au départ, dans plusieurs pays, la télévision ne connaît qu'une chaîne publique diffusant peu d'heures par jour et, même aux États-Unis, où il y a déjà concurrence entre des réseaux commerciaux, il y a une volonté affichée de montrer des émissions de haute tenue artistique et intellectuelle aux heures de grande écoute... ou comme disent les anglophones français *en prime time*. Ainsi en France, la présentation en 1961 en stéréophonie par le moyen d'une diffusion simultanée à la radio des *Perses* d'Eschyle, dans une réalisation de Jean Prat, a eu en une fois plus de spectateurs que tous ceux du théâtre depuis la création de la pièce. Aux États-Unis, des télé-théâtres sont présentés chaque dimanche soir pendant de nombreuses années sous le patronage de commanditaires importants. *Marty*, mettant en vedette Rod Steiger, fut une de ces œuvres avant de devenir le fameux film gagnant à Cannes. On adapte aussi des œuvres critiques de la société américaine comme le roman satirique sur Hollywood *What Makes Sammy Run* de Budd Schulberg. Et la critique cinéma qui levait le nez sur ces

produits télé peut maintenant voir ou revoir ces œuvres dans des collections de coffrets DVD présentées par des maisons comme Criterion.

La télé est aussi devenue un moyen depuis l'invention des cassettes VHS puis des DVD enregistrables de regarder, quand bon nous semble, des émissions de divers types en rafale, seul ou avec d'autres. C'est ainsi que les demi-heures des Monty Python, que certains pontes de la BBC trouvaient de plutôt mauvais goût, ont été gardées dans les archives et ont pu devenir des classiques pour plusieurs parce qu'un représentant de la télé publique américaine les a vues et en a commandé une fournée. Se posent pourtant la multiplicité des supports intermédiaires entre les premiers enregistrements des années 50 et les versions numériques d'aujourd'hui. Radio-Canada et, en France, l'Ina présentent sur leur site Internet un florilège d'émissions notables de son histoire en visionnement, bien que beaucoup de ces émissions ici et ailleurs ont subi le même sort que les films d'avant 1914... Les cinémathèques



Madmen



Perses

sont ainsi devenues des musées de l'image en mouvement où travaillent des passionnés de ces divers médias qui, depuis Edison, Lumière et Zworykin, ont pullulé.

Le meuble télé n'est plus le seul lieu de transmission, où l'on regarde des émissions en direct dans ce que certains appellent des « messes », comme les grands rendez-vous sportifs ou les reportages d'événements importants qui engrangent encore des millions et plus de spectateurs. Certains financiers, producteurs ou détenteurs de droits ont pu constituer par ailleurs d'autres sources de revenus en vendant par le moyen de la télévision payante à la carte des retransmissions en direct de spectacles humoristiques ou de joutes sportives à certains passionnés prêts à déboursier des montants importants pour ce privilège.

Le cinéma, les jeux vidéo et les émissions télé constituent une des premières sources d'exportation de l'économie américaine, et donc de mondialisation de l'idéal culturel et social américain. La multiplicité des canaux et des heures d'écoute fait que certaines émissions américaines populaires sont visibles, à cause du décalage horaire sur terre, 24 heures par jour. Quelquefois, pourtant, certaines émissions venues des marges de l'internationale audiovisuelle, telles *Yo soy Betty la Fea*, originaire de Colombie, connaissent une carrière internationale, transformées plus ou moins selon les goûts des producteurs-acheteurs. Le fractionnement des publics et des goûts selon les heures d'écoute peut permettre à la télé de rivaliser de manière différente avec le cinéma grand public, qui favorise le plus souvent un public adolescent par l'âge ou les pulsions. Aux États-Unis, des organismes de télé payante comme HBO ont pu en conséquence drainer des créateurs, qu'ils soient scénaristes, cinéastes ou acteurs, frustrés de travailler sur des films inintelligents, pour pouvoir produire des films ou téléseries qui jettent un regard plus acéré et souvent de manière différente sur les travers de nos sociétés occidentales. On peut ainsi citer dans les dernières années *24*, *Six Feet Under*, *Lost*, *The Sopranos*, *Mad Men* et maintenant *Boardwalk Empire*. Les plus vieux de ces artistes avaient travaillé dans les télé-théâtres cités plus haut. En France, il n'y a qu'à citer *Dom Juan* ou *Le festin de pierre* de Marcel Bluwal ou *La Maison des Bois* — réalisé d'aussi brillante façon par Maurice Pialat et employant Ovílio Lézaré comme acteur de soutien — pour montrer qu'hier aussi les dirigeants

des chaînes publiques ou privées pouvaient avoir de l'audace et que le public y répondait de manière enflammée.

Certains idéateurs ou dirigeants de chaînes ont aussi créé dans le domaine de la télé des équivalents visuels des journaux à potins qui titillent la concierge en chacun de nous. Des compagnies comme Endemol et des personnages comme Berlusconi ont ainsi pu monter des empires en façonnant des concepts de télé-réalité ou de télé-confessionnal où toute personne peut, au prix de la perte de l'estime de plusieurs sinon de tous, avoir son quinze minutes de notoriété mondiale comme l'avait prédit Warhol. Fellini avait déjà montré dans *Ginger e Fred* où allait mener cette version italienne de la télé qui est maintenant bien loin de la Rai Cinema qui avait produit entre autres le téléfilm *Padre Padrone* des Taviani, gagnant de la Palme d'or à Cannes. Se pose aussi de plus en plus le problème du formatage. Un long métrage documentaire peut être ainsi raccourci à moins de 52 minutes pour passer entrecoupé de publicités. Le téléspectateur verra donc une version tronquée de cette œuvre, ce qu'il n'accepterait pas nécessairement dans d'autres sphères d'activité artistique.

L'émulation est de mise donc aussi dans ce milieu de la télé et les académies idoines, à l'image de celle des Oscars à Hollywood, ont pignon sur rue dans plusieurs pays pour reconnaître l'excellence avérée ou non (c'est le temps qui, souvent, est le meilleur juge) de ces produits des médias qui entrent dans nos vies par cette étrange lucarne où l'on peut s'intéresser autant au rugby européen à treize, à quinze ou australien qu'à la cuisine fusion thaïe-iakoute mâtinée d'un peu de maya et voir les nouvelles américaines, françaises ou régionales québécoises ou visionner un film en langue étrangère aux sous-titres déficients ou incertains.



The Sopranos